

La Philosophie et son Histoire

LA PHILOSOPHIE ET SON HISTOIRE

**Essais et discussions
édités par
Gilbert Boss**



ÉDITIONS DU GRAND MIDI

Ouvrage publié avec le concours des organismes suivants:
Conseil pour la Recherche en Sciences Humaines du Canada
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Science de la Province de Québec
Budget Spécial de la Recherche de l'Université Laval.

Tous droits réservés pour tous pays.

© GMB Éditions du Grand Midi, Zurich, 1994.

ISBN 2-88093-112-6

Composition: Éditions du Grand Midi

Impression: Druckerei a/d Sihl, Zurich

(Copie 2003, mise en page légèrement modifiée)

PRÉFACE

Il existe différentes idées à propos de la relation qu'entretient l'histoire de la philosophie, en tant que discipline, avec la philosophie proprement dite. On trouve une gamme entière de positions, allant de la conception de l'histoire de la philosophie comme science indépendante de la philosophie (sauf en tant qu'elle la prend pour objet), jusqu'à l'idée d'une identité entre la philosophie et l'histoire de la philosophie. Mais ce n'est pas seulement à partir de l'historiographie de la philosophie que cette relation peut être envisagée. Car la philosophie elle-même, la philosophie vivante, celle qui s'accomplit dans l'actualité, ne peut guère ignorer son propre rapport à l'histoire de la philosophie — sinon à la discipline ainsi nommée, du moins à l'histoire réelle dans laquelle elle s'inscrit. Or ce rapport pose à la philosophie plusieurs problèmes qui n'ont pas du tout la même importance dans la relation de la plupart des autres disciplines à leur propre histoire. Car très souvent ailleurs, les théories présentes remplacent celles du passé dont elles découlent, tandis que ce n'est pas le cas, du moins pas aussi simplement, en philosophie. Or que signifie pour une philosophie le fait qu'elle doive coexister avec d'autres philosophies? Et pourquoi cela fait-il justement problème en philosophie?

A vrai dire, la question est bien plus large qu'elle ne paraît à première vue, et, sous d'autres formes, elle touche chacun dans sa vie quotidienne. Naturellement, en effet, on aimerait pouvoir vivre naïvement dans le milieu rassurant de son village, de son pays, de ses coutumes, de ses religions ou idéologies natales, etc.; et voilà que, inévitablement, se présente à quelque coin de rue l'étranger, celui qui ne partage pas les opinions et les mœurs communes, parce qu'il trouve ses références essentielles dans une autre culture. Il peut être fort aimable, mais il dérange et inquiète pourtant. D'où vient, dans le monde culturel familier, cette inquiétude face à l'autre? — La seule présence de quelqu'un vivant selon d'autres

principes que les nôtres suffit à mettre en question les bases de notre façon de voir, parce qu'elle manifeste la possibilité de vivre et de penser autrement que nous n'y sommes accoutumés. Pour cela, il n'est pas nécessaire que l'autre avance la moindre critique, ni qu'il ait l'intention de s'imposer tant soit peu: il est possible de vivre à sa façon, et c'est assez pour que surgisse la question plus ou moins angoissante de savoir laquelle, de sa manière de vivre ou de la nôtre, est la meilleure. La parfaite tranquillité de celui qui n'est jamais vraiment sorti de sa famille — si large soit-elle au demeurant — est troublée.

Or, dans cette sorte de rencontre des cultures, il semble y avoir essentiellement deux possibilités. Ou bien, pour rétablir l'unité sécurisante, on tente d'éliminer l'étranger: on le chasse, on le tue ou on le soumet et l'assimile. Ou bien on cherche un moyen d'établir une forme de coexistence pacifique, voire de collaboration, entre les diverses cultures. La première solution est intellectuellement la plus simple et en fait la plus pratiquée. Mais il est bien connu qu'elle n'est pas satisfaisante. Car d'abord l'étranger reparait toujours. Et ensuite sa présence, sa possibilité, semble être une des conditions de la vie. Sans elle, notre horizon se ferme et nous étouffons. La deuxième solution semble donc raisonnablement s'imposer. Mais nous savons combien elle soulève de difficultés. Impossible en effet d'empêcher vraiment les cultures de se heurter. Chacune prétend à l'hégémonie parce que chacune prétend avoir raison, dans la mesure où chacune pense posséder la raison. Car les cultures ne sont pas que des ensembles de pratiques subordonnées dont on puisse disposer à volonté, mais elles contiennent au contraire précisément les principes qui régissent la pratique. Comment donc organiser leur cohabitation? Faut-il gouverner toutes les cultures sous la loi de l'une d'entre elles? Faut-il inventer une sorte de supra-culture pour les coiffer toutes? Faut-il espérer trouver un terrain neutre pour les organiser impartialement?

Ces questions sont aussi celles du rapport des philosophies à leur histoire, c'est-à-dire de chacune d'entre elles aux autres. Et c'est donc fondamentalement un même problème que celui du rapport des cultures et celui du rapport des philosophies. Or ce dernier s'avère vital pour chaque philosophie, dans la mesure où

chacune naît dans le débat avec les autres. On peut donc s'attendre à trouver chez les philosophes un effort constant pour résoudre ces questions. En effet, si notre histoire de la philosophie constitue une tradition, ce n'est pas tant, comme cela peut être le cas dans les traditions religieuses, par le partage des dogmes, car il paraît essentiel à la philosophie de se développer dans une libre critique de tous les principes afin de parvenir à ceux que la raison lui impose. Par conséquent, la tradition se constitue plutôt ici par la manière dont les divers lieux de la critique se relient les uns aux autres, c'est-à-dire par le fait que chaque philosophie se construit en entrant dans une sorte de large discussion commune, plus ou moins explicite, avec les autres. Ici, la tradition ne relie pas immédiatement l'identique, mais d'abord le divers saisi comme tel. Elle est le lien des différents, en tant qu'elle est l'exigence commune pour chaque pensée de justifier sa différence dans l'arène commune. Voilà pourquoi il est impossible au philosophe de s'inscrire dans la tradition sans se trouver aussitôt confronté à la question difficile du rapport de la philosophie à son histoire. Corrélativement, il n'est guère possible pour l'historien de la philosophie de négliger de tenir compte de la nature paradoxale du lien qui constitue l'unité problématique de l'histoire qu'il étudie. Et par là, le voilà entraîné aussi dans le même problème de la relation de la philosophie à son histoire.

Néanmoins, quoique cette question n'ait jamais été absente de l'histoire de la philosophie, parce qu'elle ne pouvait pas l'être, elle semble avoir rarement donné lieu à une attention spécifique, comme d'autres questions essentielles de la philosophie. La tradition française récente a produit néanmoins quelques tentatives importantes de l'envisager pour elle-même. On songe immédiatement à ce propos au grand rôle qu'ont joué dans la position de ce problème des figures telles que celles de Gueroult et de Souriau, mais également d'autres grands historiens de la philosophie, tels que Bréhier, Alquié, Gouhier ou Gilson.

Ce recueil d'essais sur la philosophie et son histoire s'ordonne de la manière suivante :

La réflexion de Pierre Macherey, par laquelle s'ouvre le livre, envisage les divers rapports qui s'établissent entre la philosophie et son histoire; l'auteur en dégage quatre et propose une pratique

multiple de l'histoire de la philosophie. Au contraire, Yvon Lafrance défend l'idée d'une voie unique, radicale, pour l'historiographie philosophique, qu'il veut strictement objective et scientifique. Quant à Michel Malherbe, c'est par la description de la pratique des créateurs de l'histoire de la philosophie qu'il aborde le problème, et il s'intéresse au rapport concret qui s'établit dans cette pratique entre l'historien et le philosophe. Avec Bernhard Taureck, nous passons à la critique d'une tentative précise d'appropriation de l'histoire de la philosophie, par la pensée allemande, dont on nous montre l'échec. Pour André de Muralt, l'ambition du philosophe de décrire la figure concrète selon laquelle les philosophies historiques s'organisent n'est pas vaine, et il la reprend à son compte pour nous faire voir la structure intelligible du monde philosophique qui régit les aléas de l'histoire de la pensée. C'est sur un autre aspect du rapport du philosophe à l'histoire, celui de la recherche d'inspirations et de matériaux en vue de la poursuite de l'effort philosophique actuel, que Claude Panaccio présente sa position. Pour ma part, je m'interroge sur les conditions d'existence d'un domaine consistant de l'histoire de la philosophie où pourrait se poursuivre une discussion entre les philosophes. Enfin, une discussion parcourt les positions présentées, les relie et les confronte, entre elles ou avec d'autres, selon de multiples points de vue.

Les textes qui composent cet ouvrage ont pour la plupart été présentés au colloque sur la philosophie et son histoire tenu à Québec en septembre 1993. Celui-ci visait à mettre en discussion les théories de plusieurs de ceux qui ont aujourd'hui consacré une partie importante de leur réflexion à ce problème.

Il est impossible de rassembler jamais sur une question toutes les personnes qu'on désirerait voir la traiter. La surcharge, les obstacles administratifs, la maladie ou la mort s'opposent à nos vœux. Qu'on me permette ici de relever seulement une absence, due à cette dernière cause, et qui m'est particulièrement sensible: Fernand Brunner, qui, ami de Gueroult, accordait une importance primordiale à la question de ce colloque, avait le premier accepté spontanément l'invitation à y participer, mais la mort nous l'a hélas enlevé en novembre 1991.

Il faut remercier les auteurs de ce volume, qui présentent une suite de positions variées et originales sur le sujet. La discussion est une reconstitution libre de celle qui avait eu lieu au colloque, dont elle avait représenté une partie importante. Notre reconnaissance va également à Mmes Anne Fortin et Dominique Leydet, et à MM. Jean Grondin, Philip Knee et Maurice Lagueux, qui ont participé à cette discussion, de même qu'à Mme Marie-Hélène Parizeau qui l'a présidée lors du colloque.

Nous remercions également Mme Geneviève Dubois-Flynn, pour son aide à l'organisation de l'événement, et Mme Arianne Djossou, pour son assistance lors de la préparation de la publication. Enfin, pour leur soutien financier du colloque et de la publication de ce livre, nos remerciements vont aux organismes suivants: le *Conseil pour la Recherche en Sciences Humaines du Canada* (CRSH), le *Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Science de la Province de Québec* (MESS), ainsi que le *Budget Spécial de la Recherche de l'Université Laval* (BSR).